La messe est dite

Yvon Tranvouez

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/3175>

DOI : 10.4000/abpo.3175

ISBN : 978-2-7535-4882-4

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2015

Pagination : 159-161

ISBN : 978-2-7535-4880-0

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Yvon Tranvouez, « La messe est dite », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 122-4 | 2015, mis en ligne le 15 décembre 2015, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/3175> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/abpo.3175>

fin programmée, à tout le moins à ce déclassement, il offre au moins les possibilités d'en différer l'échéance.

C'est cette figure méconnue que la publication de l'ouvrage dirigé par Stéphane Tison invite à redécouvrir. Fruit d'un travail original initié par Hervé Bois avec ses élèves du lycée Paul d'Estournelles de Constant de La Flèche, l'ouvrage s'ouvre sur une remarquable présentation de la vie du sénateur de la Sarthe qui offre une introduction aussi claire que stimulante. Cette ouverture est complétée par les très intéressantes contributions réunies par Stéphane Tison qui permettent de saisir toute la richesse de la pensée de d'Estournelles. Alain Messaoudi montre ainsi que l'étude de son action comme diplomate en Tunisie révèle une méthode, que la contribution de François Pavé sur « le péril jaune » confirme, celle d'un conciliateur, plus pragmatique qu'idéologue. C'est à partir du constat de l'inévitable reclassement des puissances mondiales que s'élabore une pensée européenne marquée par le souci de proposer une alternative aux soubresauts inévitables des impérialismes européens, alternative dont la Première Guerre mondiale témoigne de l'urgence. Si le cataclysme de la Grande Guerre semble infirmer les espérances de d'Estournelles, il révèle aussi, surtout, la nécessité de faire entrer définitivement l'Europe et le monde dans l'ère la paix (Stéphane Tison, Jean-Michel Guieu), entrée auquel le progrès technique, notamment celui de l'aéronautique, offre des possibilités nouvelles (Patrick Facon). À ces développements clairs et précis est adjoint un remarquable recueil des textes du sénateur de la Sarthe qui offrent un complément précieux aux articles des différents contributeurs.

On peut certes regretter que certains aspects de la pensée de d'Estournelles de Constant ne soient évoqués que de manière marginale (la question de son rapport aux idées socialistes, ses réflexions sur la nature du régime républicain, ses compétences dans le domaine économique, son ultime engagement pour le vote des femmes), mais c'est sans doute l'intelligence de cet ouvrage, au-delà de sa remarquable cohérence d'ensemble, que de soulever autant de questions qu'il apporte de réponses.

Jean-Baptiste BRUNEAU

GUGELOT, Frédéric, *La messe est dite. Le prêtre et la littérature d'inspiration catholique en France au XX^e siècle*, Rennes, PUR, coll. « Interférences », 2015, 192 p.

Auteur d'une thèse remarquable et remarquée sur *La conversion des intellectuels au catholicisme en France, 1885-1935* (Paris, CNRS Éditions, 1998, réédition en 2010), Frédéric Gugelot s'est intéressé plus particulièrement depuis à la figure de l'écrivain catholique. Il a dirigé notamment, avec Alain Dierkens, Fabrice Preyat et Cécile Vanderpelen-Diagre, le précieux ouvrage collectif *La Croix et la bannière. L'écrivain catholique en francophonie (XVII^e-XX^e siècles)*, paru en 2007 aux Éditions de l'université de Bruxelles. Il donne ici une utile synthèse sur un thème jusque-là plus traité par les littéraires que par les historiens. Or c'est précisément l'intérêt de ce livre que d'analyser la production littéraire d'inspiration catholique consacrée au prêtre à la lumière du contexte social, culturel et religieux dans lequel elle s'inscrit.

L'introduction rappelle que la littérature catholique, en tant que littérature adjec-tivée, apparaît après la Révolution. Elle naît en réaction à la sécularisation qui réduit la religion à une opinion, et elle participe donc de la vaste entreprise de restauration chrétienne qui anime le catholicisme intransigeant face à la société moderne. Mais elle se développe et se structure véritablement à la fin du XIX^e siècle, comme un élé-

ment du catholicisme intégral prôné par Léon XIII. L'écrivain catholique se trouve dès lors en perpétuel porte-à-faux. Accusé par les uns de pratiquer une littérature de propagande, suspecté par les autres de trahir son camp, il lui faut se défendre d'un côté de n'être qu'un pilier de sacristie et se méfier de l'autre des censeurs plus ou moins subtils – entre Mgr Calvet, critique sévère mais d'une grande finesse, et l'abbé Bethléem, vulgaire mais redoutable adjudant de quartier.

Frédéric Gugelot distingue quatre moments dans cette histoire. Le premier, de 1885 à 1925, se caractérise par un affrontement entre deux tendances, d'une part celle des héritiers, suavement politiques, autour de Paul Bourget, Henry Bordeaux, René Bazin et autres auteurs moins connus qui célèbrent l'ordre, la morale, la famille, la patrie et l'Église, et d'autre part celle des convertis, brutalement mystiques, plus préoccupés par le salut que par le maintien de l'ordre social et qui, Léon Bloy et Joris-Karl Huysmans en tête, stigmatisent la routine bourgeoise ou paysanne du catholicisme et la médiocrité du clergé paroissial. Dans le deuxième moment, de 1925 à 1940, dominé par les personnalités écrasantes de Bernanos et Mauriac, c'est le prêtre lui-même qui est le sujet du conflit du péché et de la grâce. Point d'orgue, sans doute, mais aussi point limite : les deux romanciers verseront ensuite dans l'essai ou le journalisme, tout comme leur confrère moins célèbre, Maxence Van der Meersch, qui fait l'objet de pages passionnantes. La troisième période (1945-1955) est celle du prêtre de banlieue, figure de proue du mouvement missionnaire, dont l'emblème est certainement le roman à succès de Gilbert Cesbron sur les prêtres-ouvriers, *Les Saints vont en enfer*. Revenant en quelque sorte par la gauche à la littérature à thèse dont la droite catholique s'était fait une spécialité au début du siècle, les auteurs de cette veine le paient d'un appauvrissement littéraire et d'un rapide épuisement qui les conduit eux aussi au reportage ou au documentaire. Vient enfin (1960-1980 : on ne s'explique que par une distraction de plume la disparition des années 1955-1960 dans le linéaire) le temps de la raréfaction du prêtre et de sa lente exotisation dans la société contemporaine. Le propos me semble ici moins convaincant : à côté d'une analyse judicieuse sur Michel de Saint-Pierre, romancier de la réaction aux égarements du clergé *new look*, le rapprochement entre Jean Sulivan, prêtre du diocèse de Rennes, d'une part, et Jean Montaurier et Louis Faournoux d'autre part, n'a d'autre pertinence que le statut clérical de ces trois auteurs, alors que tant les thèmes que l'écriture de Sulivan (qui évolue vers le nouveau roman) le démarquent de toute évidence des deux autres.

La conclusion distingue une littérature de l'ordre et de la morale et une littérature spirituelle, dont l'opposition se serait maintenue en épousant des configurations variables induites par les circonstances. Mais la démonstration aurait sans doute gagné à une conceptualisation plus ferme, car la morale n'est pas toujours liée à l'ordre – elle roule aussi à gauche – et le vocabulaire de l'incarnation, opposé ici à celui de l'affirmation, me semble utilisé à contre-emploi. Il apparaît, en somme, qu'il y a des ouvrages centrés sur l'extériorité de l'Église, et d'autres sur l'intériorité du croyant. Ou, pour le dire autrement, en reprenant une grille éprouvée, des romans de l'incarnation et des romans de l'eschatologie (voir la thèse de théologie du futur prier de l'abbaye de Boquen, Bernard Besret, *Incarnation ou eschatologie ? Contribution à l'histoire du vocabulaire religieux contemporains, 1935-1955*, Paris, Cerf, 1964). Ajoutons un point curieux que Frédéric Gugelot met bien en évidence : nombre d'écrivains catholiques se recyclent avantageusement dans la littérature régionaliste, qui leur évite les contraintes de l'hétéronomie et leur assure un public fidèle et de meilleurs profits : ainsi de Jean Anglade en Auvergne ou de Henri Queffelec en Bretagne.

On espère qu'une prochaine réimpression permettra de procéder à la correction des nombreuses coquilles et négligences orthographiques qui polluent la version

actuelle. Il faudra aussi rectifier quelques erreurs factuelles (Pierre, et non Michel, de Boisdeffre, p. 148; Joseph, et non Jean, Lemarchand, p. 150). On aurait aimé que le propos fût étendu au prêtre des romans pour la jeunesse ou des polars, et aussi au destin de l'écrivain catholique après 1980, d'autant plus que l'auteur connaît bien ces sujets dont il a parlé ailleurs, mais sans doute cela eût-il compliqué l'économie de l'ensemble. Cela dit, on ne peut que souligner l'importance d'un ouvrage appuyé tantôt sur une vaste bibliographie existante, tantôt sur des sources primaires (les archives déposées à l'IMEC ou le fonds privé de Michel de Saint-Pierre, par exemple), mais en toute hypothèse sur d'immenses lectures dont certaines forcent l'admiration ou la compassion. Me rappelant m'être assoupi naguère sur les romans de Jules Pravioux, et m'être demandé plus récemment comment Yves Poncelet avait pu avaler sans indigestion tant de pages assommantes de M^{gr} Loutil, alias Pierre l'Ermite, pour écrire sa biographie, j'imagine avec quel sens du devoir Frédéric Gugelot aura goûté les Bordeaux de l'année (mais il faut convenir que les volumes d'*Histoire d'une vie*, qui rassemblent les souvenirs de l'académicien savoyard, sont d'un meilleur cru).

Je me souviens de ce rassemblement régional des communautés chrétiennes de base organisé par la Communion de Boquen début mai 1971 à Mûr-de-Bretagne, où le pasteur Georges Casalis expliqua à ses auditeurs qu'il relisait tous les ans le *Journal d'un curé de campagne* de Bernanos. C'était assurément une bonne lecture, mais hélas une référence datée pour les jeunes chrétiens de gauche qui l'écoutaient. Sept ans plus tard, l'écrivain belge Conrad Detrez obtenait le prix Renaudot pour un roman plus dans l'air du temps, *L'Herbe à brûler*, troisième volume de son « autobiographie hallucinée » d'ancien séminariste de l'université catholique de Louvain passé au messianisme révolutionnaire et à la libération sexuelle : « Mon âme avait tout appris. Elle savait à son tour que Dieu est mort, la révolution broyeuse des hommes qui la font, l'amour impossible » (cité p. 164). Quand on en est là, évidemment, la messe est dite. *Ite, missa est*.

Yvon TRANVOUEZ

KERNALEGENN, Tudi, *Histoire de l'écologie en Bretagne*, Rennes, Éditions Goater, 2014, 184 p., préface de Denez L'HOSTIS.

Dans ce petit livre très pédagogique, qui traite en fait du développement de l'écologie en Bretagne des années 1950 à nos jours, Tudi Kernalegenn expose d'abord le passage de la mentalité naturaliste et protectionniste qui animait la Société pour l'Étude et la Protection de la Nature en Bretagne (SEPNB) à ses débuts, à un esprit environnementaliste dans les années 1960 puis proprement écologiste à partir des années 1970. Il rappelle ensuite les grandes luttes qui ont mobilisé la société civile bretonne contre les marées noires et le nucléaire. À deux ans de distance, la catastrophe de l'*Amoco Cadiz* (1978) et la résistance de Plogoff (1980) résument et symbolisent ce moment décisif où le mouvement breton, jusque-là plutôt tourné vers l'industrialisation à tout prix, rejoint la cause écologiste. Convergence fusionnelle autour des pelles, des moutons et du *gwenn ha du*, dont on sait qu'elle tournera plus tard au mariage bancal – avec urticaire récurrente – entre les Verts et l'Union Démocratique Bretonne. Il explique enfin comment, depuis trente ans, l'écologie se professionnalise et s'emploie à investir les institutions politiques, économiques ou sociales. On voit que les militants écologistes bretons, moins divisés sans doute que ceux d'autres régions françaises, ont réussi à peser sur les décisions qui engagent